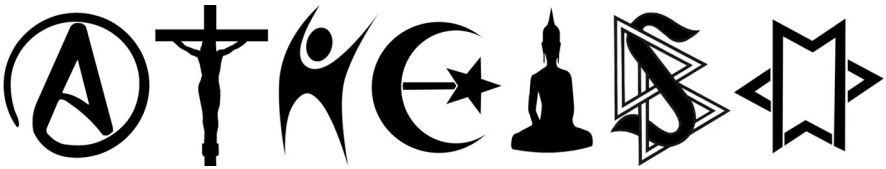
Une spiritualité naturaliste et athée



v2.2 par Juliette <circular@fastmail.com>

Introduction

Alors que l'athéisme ou a minima la non-appartenance à une religion est en augmentation, il y a encore peu de textes présentant un point de vue naturaliste et encore moins dans sa dimension spirituelle. Il me semble pourtant qu'un réflexion approfondie est nécessaire pour apprendre à se connaître dans ce nouveau paradigme. J'ai l'espoir que l'on puisse prendre conscience de nos croyances et avoir éventuellement le réconfort de trouver des gens avec qui puissent les accueillir avec bienveillance sans pour autant nécessairement y adhérer en tout point. Aussi j'espère montrer par ce texte qu'il y a une spiritualité dans l'athéisme et qu'il ne se limite pas à une observation objective ou strictement scientifique du monde.

Je crois que c'est dans le dialogue que l'on progresser vers un mieux spirituel, ainsi que c'était le cas dans la philosophique antique. Le dialogue vivant et même la vie en communauté étaient les principales façons pour les philosophes de partager. Socrate, par exemple, amenait celui qui affirmait une thèse à se confronter à ses contradictions et se plaisait lui-même à dire qu'il ne savait rien. La

philosophie (qui signifie « aimer la sagesse ») est d'abord une attitude, une façon de vivre permettant d'approcher la « sophia », qui est davantage un savoir-faire ou la réalisation de notre ignorance qu'une connaissance théorique. Dans cette perspective, il me semble naturel de considérer qu'aucun texte n'est sacré.

C'est par le dialogue qu'une véritable connaissance s'acquiert ou évolue, parce que les mots en eux-mêmes n'ont de sens que pour un auditeur qui a fait une expérience personnelle et l'a mis en mots. Cela est d'autant plus vrai pour l'objet de la spiritualité, il ne peut se connaître essentiellement qu'à travers l'interaction humaine et l'introspection. Par conséquent la mise par écrit sous forme de système a une capacité limitée à inspirer. Cela est avant tout pour stimuler un dialogue que j'ai écrit ce texte, non seulement parce que je sais que je ne sais pas tout, mais aussi parce que l'objet central ici est la présence, à soi-même, aux autres et au monde, et que cette dernière ne peut pas mieux s'exprimer qu'en étant auprès d'autrui.

Par spiritualité, j'entends le fait de porter attention à notre expérience, à ce qui se passe dans notre esprit, à notre cheminement et notre méthodologie pour guider notre esprit dans les directions qui nous sembleront désirables, comme d'alléger notre fardeau, de prendre du plaisir à exister ou encore d'incarner le Bien. Je fais ici une différence entre la spiritualité d'une part et la religion d'autre part, qui est un mouvement social organisé autour d'un principe supérieur sacré défini, ne pouvant pas être remis en question ou a minima devant être le centre de la spiritualité. Généralement la religion implique des pratiques codifiées pour honorer ledit principe supérieur.

Parmi les religions, on peut distinguer le bouddhisme. La plupart des écoles bouddhistes posent des principes supérieurs, éventuellement le

Bouddha lui-même comme divinité, et à ce titre peuvent être identifiées à des religions. Cependant, comme le montre Stephen Bachelor, les enseignements du Bouddha sont compatibles avec l'athéisme en ce qu'ils ne supposent pas à l'origine de principe supérieur sacré mais sont plutôt une philosophie au sens antique du terme, c'est-à-dire un dialogue, une communauté et des méthodes pour obtenir une forme de sagesse amenant à un apaisement de l'esprit.

Je prends ici comme définition de l'athéisme l'absence de croyance en une divinité supérieure, ce qui implique a priori une croyance en un principe horizontal. En d'autres terme, l'Univers existe par lui-même et selon ses propres règles, indépendamment d'un arbitre extérieur. En ce sens, l'athéisme n'est pas une religion. Cependant, si l'on hisse au sommet un principe qui devient maitre de toute chose, par exemple la science, alors on se rapproche de nouveau d'une forme de religion, appelé dans ce cas le scientisme. On perd alors de vue la notion de dialogue comme méthode pour accéder à la connaissance, pour la remplacer par un dogme constitué par la science du moment.

Pour cette raison, je considère ici la science non pas comme un principe supérieur mais comme une méthodologie qui reste faillible. Elle est cependant une source d'information précieuse pour comprendre le monde, notamment à un niveau microscopique, essentiellement inaccessible à notre perception directe. Malgré les réserves que je peux exprimer pour la science, il n'en reste pas moins que mon approche est naturaliste : toutes les choses que l'on observe, y compris nous-mêmes, sont des phénomènes naturels, c'est-à-dire faisant partie d'une unité appelée la Nature, sur laquelle on peut faire des hypothèses et les vérifier.

L’athéisme n’est pas la négation du Bien. Ce malentendu provient de la confusion entre le Bien et la notion de divinité. D’un point de vue athée, le Bien n’est pas défini arbitrairement par une personne, fusse-t-elle céleste. Au contraire, s’il peut être déterminé, il découle de la nature des êtres vivants, au fait qu’ils ont des aspirations et que ces dernières peuvent être comblées. Si un être divin pouvait savoir avec perfection comment réaliser le Bien, cela pourrait nous être utile. Cependant, toutes les révélations reflètent la société où elles sont apparues. Elles viennent donc vraisemblablement des humains. Ils nous incombent alors de nous améliorer par nos propres moyens si l’on veut réaliser la sagesse. Voilà en quoi l’athéisme est la négation de Dieu : le Bien n’est pas décrété et ne nous est pas révélé par un être céleste. Il convient donc de considérer qu’un tel être n’existe pas jusqu’à une éventuelle preuve du contraire.

Je propose ici ma réflexion, sans faire abstraction du ressenti, de ce qui peut nous donner espoir, du rapport entre matière et esprit, de l’histoire de l’athéisme, de la façon dont nous sommes connectés, des questions éthiques qui découlent de notre compréhension des choses, de la nature de notre expérience consciente, du futur de l’Univers et de l’humanité. J’espère apporter là un panorama suffisamment vaste pour donner la mesure des implications du naturalisme et l’importance spirituelle que cela peut avoir. Pour moi, l’athéisme n’est pas une fin, mais un nouveau monde qui peut être tout aussi passionnant que celui des diverses croyances religieuses.

Le souffle vital

La spiritualité est souvent associée à des doctrines religieuses notamment parce que les religions ont proposé des interprétations de ce qu’est l’esprit. Certains athées ne veulent pas utiliser ce mot parce

qu'il serait nécessairement lié à la religion et donc serait source de confusion. Cependant, nous avons un esprit, c'est notre expérience quotidienne : perception, pensée, émotion etc. Alors la question de la façon dont nous vivons avec lui se pose. Il me semblerait dommage de se priver de ce mot.

L'esprit se réfère étymologiquement au souffle. Pour s'en convaincre, il suffit de voir la proximité qu'il y a entre les mots « respiration » et « spirituel ». Il en va de même du mot « âme » qui ressemble au verbe allemand « atmen » qui veut dire « respirer ». La respiration est une part essentielle de la spiritualité alors on ne s'étonnera pas qu'une des méditations bouddhistes populaires consiste à porter l'attention sur la respiration, la sensation de l'air dans les narines et la poitrine.

Les humains ont depuis longtemps associé la respiration et la vie. D'où l'expression « souffle de vie » appelé « âtman » en sanskrit. Par exemple, le souffle en tant que tel est un indicateur important d'un point de vue médical. Lors des premiers secours, si une personne ne parle pas, ne réagit pas et ne respire pas, on considère qu'elle est probablement en arrêt cardiaque et qu'en quelques minutes le manque d'oxygène dans l'organisme peut lui être fatal, notamment au niveau du cerveau et donc de son esprit. L'absence de souffle est donc généralement l'absence de vie.

Le mystère du vent qu'on trouve dans l'évangile selon Saint Jean - on ne sait d'où vient le vent ni où il va - a favorisé l'élaboration des interprétation métaphysiques sur l'âme. On comprend aisément pourquoi en présence d'une personne dont l'organisme cesse de vivre, sa respiration s'arrêtant et le vent soufflant, les humains ont pu en conclure que le souffle quitte la personne décédée et que le vent le transporte. Et par suite, que l'on spécule sur l'avenir de cette âme.

Cependant, on sait de nos jours que la respiration est un échange d'air afin de récupérer l'oxygène. Elle n'est pas une chose indépendante qui pourrait se déplacer.

On ne dit pas que le bébé avant sa naissance n'a pas d'âme alors qu'il se passe bien de respirer. Jusqu'à ce qu'on coupe le cordon ombilical et qu'il ne reçoive plus l'oxygène de sa mère. Cette dernière respire donc pour son enfant avant de le mettre au monde. Après cela, la respiration est le premier besoin des êtres humains et des autres mammifères, avant de boire ou de manger. L'importance de ce besoin vital a donné lieu à une confusion entre la respiration et la vie elle-même.

Plus prosaïquement, voilà un autre lien entre la respiration et l'esprit : nous avons besoin de respirer pour pouvoir penser. Le cerveau, qui est le siège de notre esprit, est un grand consommateur d'oxygène. Cet élément permet donc l'activité de notre esprit. Notre spiritualité, notre expérience du monde et notre expérience intérieure, dépendent donc de façon très immédiate de notre souffle.

En résumé, la spiritualité rassemble trois choses intimement liées : l'esprit, la respiration et la vie.

La sincérité et la vérité

Si l'on souhaite une définition du mot « spiritualité », je propose qu'elle est le rapport profond que nous avons avec les recoins de notre propre subjectivité, nos aspirations vitales et le cosmos tel que nous l'imaginons. La spiritualité a de ce fait une part intime et pourtant nous pouvons avoir envie de la présenter à autrui.

Lorsque les spiritualités des gens s'entrechoquent, c'est souvent au sujet de la vérité. Une personne, croyant ou non, affirme ce qu'elle

considère être la vérité. Une autre interprète, à tort ou à raison, cela comme une obligation de penser de la même façon et réagit défensivement. Des personnes sincères disent la vérité sur ce qu'elles ressentent et sur leur vision du monde. Elles ne disent pourtant pas la vérité sur le monde tout court sinon il n'y aurait pas de contradictions entre les gens.

Afin de coexister en paix, les spiritualités ne doivent pas exiger une adhésion à leur vérité. Cela dit, il est possible d'être sincère tout en étant en désaccord sur la vérité. La compatibilité entre les gens avec des subjectivités différentes ne nécessite pas qu'il pensent de la même façon ni qu'ils cachent ce qu'ils pensent. La compatibilité repose seulement sur l'acceptation de la différence.

La sincérité consiste à décrire ce que l'on ressent et notre cheminement de pensée, sans retirer ce qui pourrait gêner et sans ajouter de polémique. Afin de se comprendre, il est parfois nécessaire de reformuler et pour la personne qui écoute d'essayer de comprendre ce que veux dire l'autre même si la formulation ne lui semble pas correcte. Si nécessaire, cela peut être utile de demander d'expliciter la définition des mots utilisés.

L'absence d'Enfer

Nous pouvons vivre en paix en acceptant nos différences. Il n'est donc pas nécessaire d'avoir tous la même façon de pensée ou la même spiritualité. Cela dit, la notion d'Enfer me semble rendre ce projet difficile à réaliser. D'ailleurs certains croyants n'adhèrent pas à cette notion, considérant que c'est un contre-sens par rapport aux messages d'amour dans la religion.

L’Enfer est associé à l’image du feu. Non seulement les flammes peuvent faire des brûlures mais elles ont aussi la particularité de se propager rapidement. Elles suscitent donc une réaction défensive au nom de la collectivité au point de s’en prendre à des individus qui se verraient associés. Si l’on est du bon côté, on peut éventuellement s’en accommoder, mais si on est du mauvais côté, notre besoin d’empathie, d’être inclus et d’être respecté ne seront pas considérés. Spirituellement donc, la croyance en l’Enfer divise. En tant que telle, elle s’oppose au besoin d’unité.

La question de l’Enfer ne se pose que s’il y a une vie après la mort. D’ailleurs le mot Enfer à l’origine signifie « ce qui est en dessous » c’est-à-dire le séjour paisible des morts, appelé aussi Shéol en hébreux et Hadès en grec. Les morts étant enterrés, on supposait qu’ils faisaient leur nouvelle vie dans un monde sous-terrain relativement ennuyeux. De nos jours, quand on parle d’Enfer, on parle en fait de la Géhenne, un lieu où était maintenu sans arrêt un feu pour brûler les déchets.

Officiellement, le christianisme et l’Islam proposent le salut, c’est-à-dire affirment qu’il y a un au-delà, que dans cet au-delà il y une Géhenne et qu’elle peut être évitée par la soumission. Ces religions affirment donc d’une part un danger supposé et d’autre part propose de sauver les gens de ce danger. Si l’on ne croit pas à cet enfer, alors il n’y a pas besoin d’être sauvé. La sollicitude des croyants n’est alors pas nécessaire.

Si l’on y croit, l’idée d’une menace dans une prochaine vie est effrayante. Elle tourmente l’esprit pour mener à la recherche d’un refuge parce que nous aspirons à la sécurité. Comment un dieu qui est amour pourrait-il infliger aux humains un cauchemar psychologique dans leur vie terrestre et de telles souffrances sans

aucune mesure dans leur vie céleste ? Cela ne me semble pas avoir de sens. Au contraire, on s'attendrait qu'un tel dieu soit bienveillant et agisse avec justesse.

Ce paradoxe moral est moins présent dans l'hindouisme où le processus de réincarnation n'est pas voulu par une divinité mais résulte d'un processus naturel. Cela dit, il semble arbitraire que les gens n'ayant pas fait suffisamment de bonnes actions se retrouvent à être jugés par le dieu de la mort Yama. Les descriptions varient grandement au sein même de l'hindouisme, le nombre de compartiments de l'enfer allant de 4 à 28. Cela pose la question de la façon dont on pourrait savoir ce qui se passe dans l'au-delà. Les seules sources sont des textes et des gens qui affirment savoir quelque chose sur le sujet. Mais comment pourraient-ils faire différence entre ce que leur culture et imaginaire peut produire et un message provenant de l'au-delà ?

La diversité des descriptions selon les cultures suggère que les diverses versions de l'Enfer sont le fruit de l'imagination humaine basée sur l'idée que la punition ait des vertus éducatives. Si l'on admet une vie après la mort, elle peut être tout aussi bien différente. Par exemple, dans un monde similaire au nôtre mais autre part, ou un endroit qui serait un grand pique-nique où la nourriture repousse au fur et à mesure où on la mange, ou encore un monde où les âmes flottent dans l'espace sans avoir de besoins. Il y a en fait d'innombrables possibilités.

Le bien, le mal et le neutre

Certaines personnes parlent de Dieu comme d'un gage du comportement de gens. Elles expriment un besoin de sécurité en disant que sans Dieu les gens auraient un comportement dangereux.

Ou encore expriment le besoin que les gens prennent soin des autres en disant que si les gens font le Bien, c'est en fait qu'ils obéissent à la volonté de Dieu. Dans ce contexte, le mot « Dieu » est synonyme de contrôle du comportement.

D'un point de vue athée, ce contrôle n'est pas une phénomène extraordinaire venant d'une divinité. Il s'explique par le fait que les gens souhaitent l'approbation des autres et évitent la réprobation. Ainsi les conventions sociales qui définissent certaines actions comme bonnes et d'autres comme mauvaises ont un effet sur les gens, notamment de façon inconsciente. Les gens sont malgré eux poussées par une force qui les fait agir selon des normes sociales ou bien à ce qu'ils ont appris lors de leur éducation.

D'autre part, le fait que les humains souhaitent naturellement contribuer aux autres et éviter le conflit fait qu'ils ont tendance à effectuer des actions qui ont tendance à correspondre aux conventions sociales, puisque ces dernières reflètent souvent des besoins et aspirations humaines qui ont été codifiées en règles de conduite. Cela dit, si les normes sociales vont à l'encontre des besoins et aspirations humaines, il y a une tension entre le comportement naturel et les conventions.

Un discours moral met en avant le Bien et exige que l'on agisse en fonction de cela. Pour qu'un tel discours soit audible de tous, il est nécessaire qu'il parle à tous. Et donc que le Bien soit en fait le bien de tous. Pour être audible de tous, donc, il ne peut pas être arbitrairement décrété par une divinité, ni une liste figée de lois qui ne pourraient pas embrasser la complexité du réel. Si certaines grandes lignes varient peu, dans le détail elles sont amenées à évoluer.

Si les lois sont exprimées comme une exigence, cela peut contrarier notre besoin de liberté. Pour éviter cela, il est essentiel qu'elles soient explicables. Du reste, il semble évident qu'il est préférable de faire le bien plutôt que de faire le mal. Cette dualité nous fait oublier que la plupart du temps, nous ne faisons ni le bien ni le mal, mais nos actions sont neutres vis-à-vis des autres. Les actions que quelqu'un fait individuellement pour se nourrir, se vêtir à son aise ou dormir par exemple, n'ont pas d'effet direct vis-à-vis des autres. Ce sont des actions neutres pour les autres. Elles sont ok, acceptables.

Le terme égoïste combiné à l'injonction de faire le bien peut nous induire en erreur et nous faire croire que les actions neutres sont négatives, alors qu'elles ne le sont pas. Dans ce cas, on dévalorise le bilan de nos actions. De plus, faire de bonnes actions parce qu'on s'y sent obligé ne nous rend pas heureux. Alors sous couvert de faire une bonne action pour autrui, on fait une mauvaise action pour soi-même.

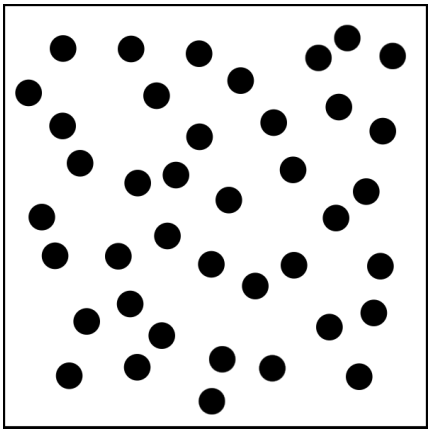
Les humains sont enclins naturellement à coopérer et à s'entraider. Une des raisons est que la vaste majorité des humains ressent de l'empathie, a envie d'avoir de relations positives, aspire à construire quelque chose avec les autres. L'obstacle n'est pas la nature humaine, mais le fait de ne pas avoir l'opportunité, d'avoir des blocages pour une raison ou une autre, d'être dans la fuite, etc.

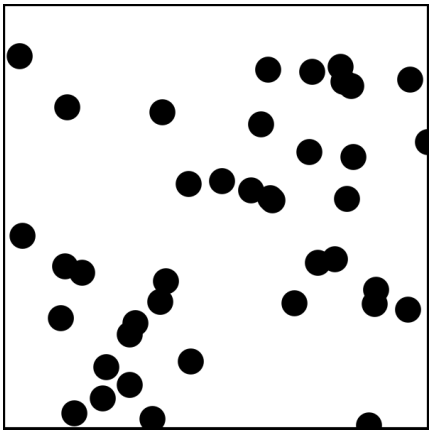
Le secours moral

La réalité est en grande partie inconnue et paraît aléatoire. De ce fait elle est en grande partie hors de notre contrôle. À titre personnel, croire qu'un dieu bienveillant veille sur nous et nous protège est rassurant. Cependant, je ne trouve pas cela convaincant comme argument pour dire qu'un tel dieu existe et dans les faits, je n'ai pas eu l'occasion de constater de manifestation surnaturelle qui vienne en

aide à quelqu'un. D'un point de vue pratique, identifier les difficultés sur notre chemin permet les éviter, de se motiver à les surmonter ou demander de l'aide à un autre humain. Si les difficultés persistent et qu'elles n'ont pas de cause identifiable, on peut réaliser qu'il est improbable d'avoir toujours de la mauvaise chance. Alors, si l'on se donne du courage et que l'on a la patience de surmonter les difficultés, arrive un moment plus heureux que l'on peut voir comme une récompense de nos efforts.

Face à la frustration de ne pas arriver à donner du sens à nos expériences, considérer que malgré tout un dieu donne du sens à notre existence peut-être réconfortant et donner de la motivation. L'idée que la réalité est aléatoire est désagréable parce qu'elle suggère une déconnexion entre les choses alors que nous aimons faire des associations d'idées. La façon dont on se représente le hasard a tendance à supposer une uniformité. On peut le constater par exemple si on demande de dessiner des points de façon aléatoire sur une feuille. Sur le schéma ci-dessous, on voit que les points « aléatoires » dessinés par un humain sont assez répartis et ne se touchent pas, alors que les points aléatoires générés par un programme informatique sont regroupés en tas et se touchent.





Aléatoire dessiné par un humain Aléatoire généré informatiquement

Les regroupements de points ne sont pas une défaillance du tirage au sort du programme. Elles sont ce que l'on appelle des coïncidences. Elles sont un phénomène statistique naturel. Certains événements sont très étonnant et ne nous semblent pas du hasard. Pourtant, si l'on considère l'ensemble possible de ces évènements, il y en a une multitude et il serait improbable qu'il n'y en ait jamais qui arrive. Les coïncidences qui donnent du sens à notre vie sont un cadeau de l'Univers qu'il fait sans le vouloir. Le « quelque chose » qui en est la cause et participe de la beauté dans l'Univers, ce sont les mathématiques et notre aptitude à percevoir leur effet. En d'autres termes, Dieu existe dans notre regard, notre capacité à percevoir du sens dans un monde aléatoire.

Notre vie elle-même est issue du hasard. On peut s'attrister qu'il n'y ait pas un sens prédéterminé, mais on peut aussi au contraire s'en émerveiller. Ainsi que le proposait Épicure, on peut considérer l'existence comme une chance et célébrer ou avoir une gratitude

cosmique pour chaque jour que nous expérimentons. Notre vie est une coïncidence inédite, une étincelle dans le feu d'artifice de la vie.

Le matérialisme en question

De nos jours, on entend souvent le terme « matérialisme » employé péjorativement pour désigner l'accumulation d'objets et d'argent sans partager et sans se soucier du bien-être des autres. La principale raison de cette définition vient du dualisme qui oppose l'esprit et la matière : l'esprit serait pur tandis que la méprisable matière serait inerte et sans « âme ». Or tout ce qui existe ainsi que nous-mêmes sommes fait de matière et de particules sans masse telle la lumière. La vie est faite de molécules qui vibrent selon leur température et interagissent chimiquement.

J'ouvre une parenthèse sur le mot « chimique » qui évoque les procédés industriels, par lequel les humains fabriquent des choses plus ou moins essentielles et sur lesquels nous nous posons des questions en terme de santé publique. Le progrès technologique s'accompagne d'effets secondaires. Il est important cela dit de mettre en perspective l'évolution de l'espérance de vie. Elle était en France d'environ 25 ans en 1740 et de nos jours dépasse les 80 ans. Cela dit, il y a une amélioration possible des méthodes de productions vis-à-vis de l'environnement et une attention à porter aux constituants des produits que nous utilisons.

On peut aussi vouloir revenir à des méthodes plus artisanales et plus proches de la Nature. Que nous montre cette dernière ? Elle ne nous a pas attendu pour utiliser des réactions moléculaires pour former nos organismes et les maintenir en vie. Elle peut nous servir de modèle, notamment en ce qui concerne le recyclage de toute chose. Le recyclage n'est pas qu'une mode ou adaptation pratique écologique,

il s’agit d’un principe essentiel de la Vie. Tout forme un cycle. Nos organismes ont la capacité d’absorber de l’air et des nutriments, de se transformer. Même les objets dits inanimés sont tout autant constitué de cette matière dynamique. Leur matière ne vaut pas moins que celle qui constituent les êtres vivants et elle a en elle le germe de la vie et de la conscience.

On peut donc avoir une lecture spirituelle du matérialisme. Nous sommes le fruit d’un Grand Recyclage. Nous sommes tous constitués de la même substance, la matière nous rassemblent tous, êtres humains mais aussi autres êtres vivants, plantes, objets et tout ce qui existe. Nous sommes liés tout comme les vagues différentes sur un lac sont en fait les manifestations d’une même eau.

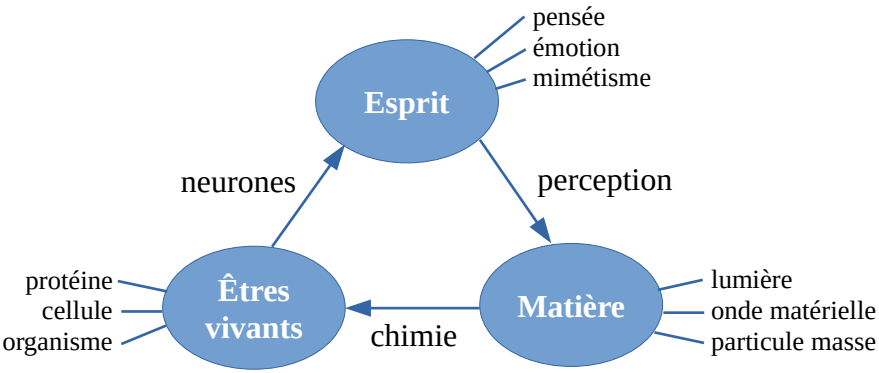
Une vie interdépendante

Je ressens que l’on peut désirer qu’autrui croie en Dieu parce que cela procure un sentiment d’unité. En effet, l’idée d’avoir un être qui veille sur nous est comme une avoir une figure parentale partagée et donc faire partie d’une même famille. Les familles ne sont pas toujours quelque chose que l’on perçoit positivement du fait de la difficulté que l’on peut avoir à communiquer. Cependant, il y a généralement une solidarité et l’on peut souhaiter qu’elle soit généralisée entre tous les êtres humains. Ce que l’on appelle *fraternité*, au féminin *sororité*, et de façon non binaire *adelphité*.

D’un point de vue athée, il n’y a pas autre chose que le monde dans lequel nous vivons. Notre unité se trouve donc notre matérialité. Notre corps fait partie intégrante de ce monde. Nous ne sommes pas des objets externes arrivés *dans* ce monde comme un canard serait dans la mare. Nous sommes un *morceau du monde*. On pourrait dire que c’est le monde lui-même qui agit et qui vit en chacun de nous. La

matière est vivante et nous en sommes les témoins. Avec mes yeux, la conscience venant de mon corps perçoit le monde à cet endroit. Voilà une réalisation qui transcende l'ego.

Notre esprit perçoit son environnement grâce à nos sens. À plus petite échelle cet environnement est constitué de matière. Elle permet toute la biologie : de former des cellules et des organismes vivants. Parmi les cellules vivantes, il y a les neurones qui sont le lieu de l'esprit. On peut résumer cette interdépendante par ce schéma :



Unité de la matière, de la vie et de l'esprit

Une personne n'est pourtant pas égale à la matière qui la constitue. Outre l'inhalation d'oxygène pour consommer les sucres, un humain mange et boit, son organisme absorbe de la matière et il en rejette ensuite aux toilettes ou par la transpiration. Chacun de nous est traversé par un flux de matière, qui remplace progressivement la matière de l'organisme. Toutes les cellules se renouvellent selon des cycles de longueurs variées allant de quelques semaines à plusieurs années. Ainsi nous ne sommes pas vraiment les atomes qui nous donne forme à un instant, mais une structure qui se perpétue, conservant la forme de notre corps ainsi que notre esprit.

Cette interdépendance a lieu à un niveau cosmique également. Dans le ciel, les étoiles ne nous sont pas étrangères. Elles semblent éternelles et pourtant une partie finit par exploser et disperser les atomes qui forment des planètes et par suite des organismes vivants. La matière de notre planète et qui nous compose provient de ces étoiles apparues il y a des milliards d'années. Ainsi notre planète est faite de matière venant du cosmos. Notre destin est lié à travers l'espace et le temps sur des échelles qu'on peut à peine imaginer.

L'émergence de l'athéisme

Par le passé, le mot athée a été créé pour désigner par exagération toute personne dont la vision s'écartait de la croyance commune. Avec une telle définition, cela concernerait tout le monde sur Terre, puisque l'adhésion stricte aux religions locales n'est plus toujours la règle et puis, étant donné qu'il y a plusieurs religions différentes, on serait alors de toutes façons l'athée de quelqu'un d'autre. De nos jours, bien entendu, le terme athéisme signifie ne croire en l'existence d'aucune divinité.

L'athéisme et le naturalisme ne sont pas des choses récentes. Dans la Grèce antique, Démocrite considérait que tout était constitué de particules insécables appelées « atomes ». En affirmant « en réalité, nous ne savons rien, car la vérité est au fond du puits » il exprimait que notre perception est subjective. Enfin il considérait déjà que l'âme n'était pas immortelle.

De son côté, Épicure n'affirmait pas l'inexistence des dieux mais qu'ils étaient indifférents aux affaires humaines et donc qu'il n'y avait pas de raison de les craindre ni de les vénérer. C'était donc déjà une façon d'être autonome face aux dieux supposés. Enfin, les enseignements du Bouddha reposaient essentiellement sur la

modération au quotidien, assez loin en fin de compte de l'idée de la réincarnation et qui reflète davantage un héritage de l'hindouisme.

L'affirmation explicite de la non-croyance dans les dieux a été pourtant rare jusqu'à récemment, parce que le mot Dieu a été synonyme du Bien et de la justice. Jusqu'à une époque récente (et dans certains pays encore) se déclarer athée revenait à s'affirmer égoïste et agir selon ses caprices sans considérations morales. On comprend alors la retenue qu'on pu avoir les orateurs et les écrivains à exprimer explicitement un tel point de vue, étant donné les malentendus que cela pouvait susciter.

Au XVIII^{ème} siècle par exemple, Paul Thiry d'Holbach décida tout de même de publier des livres ouvertement athées, qui furent pour la plupart brûlés sur la place publique. De son côté, Denis Diderot écrivit *La Promenade du sceptique* qui fut publié plus de 40 ans après sa mort. Du point de vue de la diffusion des idées par l'imprimerie, l'athéisme part ainsi avec un retard de plusieurs siècles par rapport à la Bible.

Une humanité autonome

Alors que dans les déismes, on personnifie l'expérience spirituelle, dans l'athéisme le monde est une globalité impersonnelle qu'on appelle parfois la Nature. Dans une certaine mesure, cela rejoint la notion de panthéisme. La Nature n'a pas de notion de Bien ou de Mal mais est constituée par des équilibres en évolution. L'absence d'une moralité absolue effrayent certains parce que cela entraine une perte de contrôle d'autrui. Il n'y a pas de jugement transcendant sur les comportements. Il en découle que les humains sont libres de choisir leurs activités et les règles auxquelles ils adhérent. Le sujet est sérieux et nécessite des débats approfondis.

Lorsque l'on est libre, se pose la question des critères pour savoir quoi faire, à titre individuel ou collectif. Or pour choisir, il est nécessaire de connaître les options et de pouvoir leur donner du sens, savoir ce qui est bon ou mauvais par rapport à nos besoins et aspirations et celles des autres. Ce sens provient du vécu individuel et de ce qui a été transmis par les parents, des professeurs et de la collectivité. Notre moralité personnelle est donc le fruit d'une construction avec les autres. Par exemple, les croyants d'une même religion ont des points de vues moraux différents parce qu'ils ont une famille différente.

Au-delà du fait que la collectivité contribue à la formation du sens, elle est en elle-même un sujet important. Un ensemble est plus que la somme de ses parties. Prenons l'exemple d'un bateau. Chaque planche qui le constitue donne peu d'information sur ce qu'est l'ensemble. Le bateau est quelque chose de plus qu'un tas de planches. De la même façon, l'humanité est plus qu'une somme d'individus. L'interdépendance de nos existences est un sujet aux embranchements innombrables.

Les humains ont donc des choix à faire non seulement à titre individuel mais aussi collectivement. Pour cela, nous avons besoin de sens à un niveau global, une représentation du monde qui reflète l'insaisissable réalité objective. Selon la philosophie existentialiste, cette représentation n'est pas fixée d'avance. Nous la construisons au fur et à mesure avec notre connaissance.

Un existentialisme athée

Les humains ont besoin de donner du sens à leur vie et pour cela donner du sens au monde qui les entoure. Or ce dernier est complexe, ce qui peut donner un sentiment d'angoisse ou bien d'être perdu.

Nous cherchons alors des gens qui nous expliquent monde, en qui donner notre confiance. Ou encore nous mettons notre foi dans une tradition afin d'avoir des repères. Pourtant les humains qui en sont à l'origine peuvent s'être trompés alors rester figé dans le sacré peut être la perpétuation d'une erreur. Avoir une compréhension globale des choses nécessite des connaissances en physique, en biologie, en psychologie, etc. Les tentatives passées n'avaient bien entendu pas toutes les clés en mains. De nous jours, nous avons beaucoup d'information mais il n'est pas évident de trouver un guide qui satisferait tout le monde.

L'approche existentialiste consiste à déterminer par soi-même le sens de notre vie. Cela est assez naturel dans l'athéisme parce que le sens n'est pas fixé par une divinité, cela dit l'existentialisme a également été développé par des croyants comme le chrétien Søren Kierkegaard. Pour lui, l'union transcendante avec Dieu dépasse les normes sociales et permet de revenir au sens de nos actions, d'en dépasser leur aspect esthétique. Pour une action donnée, il importe moins qu'elle plaise et plus qu'elle soit juste. Assez paradoxalement donc, on peut trouver un chemin de liberté dans deux directions apparemment contraires : l'union transcendante avec Dieu ou la non-existence de Dieu impliquant la liberté par rapport aux châtiments ou récompenses divines.

Le dénominateur commun est de ne pas se cantonner aux conventions sociales ou aux présupposés moraux, mais à déterminer avec honnêteté l'effet de nos actions et à tenter de comprendre comment fonctionne le monde. L'athéisme se différencie tout de même de l'existentialisme chrétien puisqu'il ne suppose pas d'autre monde. Les motivations d'une action ne peuvent pas alors être par rapport à la vie dans l'au-delà. De plus, la science suggère que même s'il y a des réalités parallèles, nous n'y voyageons pas. Les seules

conséquences significatives de nos actions sont celles dans le monde tel qu'il est autour de nous.

La liberté et le déterminisme

Nous souhaitons être libres, sans contraintes. Cela dit, la liberté est un concept plus subtil qu'il n'y paraît. Nous sommes le résultat d'influences multiples et nous ne faisons pas nos choix par hasard. Je ne pense pas que la liberté dépende d'un libre arbitre qui nous permettrait de faire des choix complètement indépendant de la réalité. La liberté est un processus d'acquisition de connaissances et de mise en ordre de nos priorités.

La capacité à faire des choix n'est pas contradictoire avec le déterminisme. Nous pouvons évaluer nos options même si notre choix est en théorie prévisible selon nos préférences. Ce qui compte c'est que l'on puisse choisir de façon éclairée. On peut appeler cela la liberté intérieure par opposition à la liberté extérieure qui concerne les contraintes physiques qui s'appliquent directement ou indirectement sur notre corps.

Les principaux obstacles possibles à la liberté intérieure sont d'une part l'ignorance (le manque d'information par exemple) nous menant à une action non optimale et d'autre part les conditionnements (liés à l'éducation par exemple) nous faisant agir contre notre intérêt. De ce point de vue, la liberté intérieure est un but que l'on atteint pas à 100 % mais que l'on améliore par la connaissance de soi et du monde dans lequel on agit.

Au sujet de la liberté extérieure, il est bien évident que si l'on est attaché physiquement notre liberté en est affectée. De même, si nos moindres actions sont scrutées et réprimées par une autre personne,

nous ne pouvons pas beaucoup agir à l'encontre de ces règles imposées et notre potentiel d'action est limité. Ces obstacles semblent assez évidents. D'autres le sont moins, comme le fait d'être dans une société et donc dépendre de choix collectifs et politiques. Si l'on a besoin d'être nombreux pour réaliser quelque chose, il est nécessaire de trouver des moyens de coopérer.

Le féminisme

Il y a divers courants dans le féminisme mais on peut considérer qu'ils s'accordent dans l'ensemble sur le principe d'égalité de droit entre les hommes et les femmes, ce qui rejoint l'humanisme, mais aussi sur la défense des femmes en tant qu'elles sont victimes de violences du fait de leur appartenance au genre féminin. Du point de vue du droit, il est évident que la responsabilité d'un crime revient à celui qui le commet et dans ce sens, la réponse pénale s'applique. Malheureusement, dans de nombreux pays, la loi n'est pas égalitaire, notamment en Afrique et au Proche-Orient. Souvent cela va de pair avec la criminalisation de l'homosexualité.

Cependant, même quand la loi énonce les droits des femmes, dans la pratique, cela n'est pas toujours le cas, notamment parce qu'il peut être difficile d'en parler et de trouver du soutien. De plus, il serait préférable, comme pour toute violence, de prévenir plutôt que de punir a posteriori. Le féminisme reste donc d'actualité même quand la loi protège en théorie les individus.

Dans la vie quotidienne, on est rarement témoin d'agressions relevant du pénal, cependant, on peut constater de la misogynie et le déni du consentement, de ne pas entendre le « non » d'une femme. Cela fait partie de la culture du viol qui considère que le viol est une sexualité normale. Il ne s'agit pas d'une pensée personnelle mais qui est

construite socialement et favorisée par mimétisme. L'adhésion à cette façon de pensée est corrélée aux violences faites aux femmes donc il est utile d'en parler, de rappeler le consentement et son importance. Cela dépasse d'ailleurs la question du féminisme, la question du consentement se posant dans toutes les interactions humaines. Afin que l'on puisse sortir des rapports de pouvoirs et interagir dans le respect mutuel.

Le mimétisme

Nos attitudes souvent ne sont pas le résultat d'un choix conscient. On n'examine pas toujours nos comportements parce qu'ils ne sont pas nécessairement problématiques et parce que l'on souhaite être dans la spontanéité. Nous sommes modelés par une force transcendantale qui s'appelle le mimétisme. Pendant longtemps dans la psychologie occidentale, la pensée et les émotions personnelles ont été considérées comme l'essentiel de l'esprit. Pourtant, les humains sont des animaux grégaires : nous vivons en groupes et avons une tendance à l'imitation. Nous avons par exemple des neurones miroirs qui s'activent aussi bien quand on fait une action que quand on voit une autre personne faire la même action. Cela peut favoriser l'imitation du comportement. Le mimétisme inclut le fait d'imiter les comportements mais aussi les attitudes et émotions. Cela va même jusqu'à l'imitation de la pensée et du désir.

Quand on est proche de quelqu'un, on a tendance à se synchroniser avec lui et à faire des gestes semblables. On entre alors dans un espace de similarité, qui ignore les distances. Le corps étant lié à l'esprit, les gens proches s'influencent mutuellement dans leur psychologie. Cela rejoint la théorie du désir mimétique développé par René Girard, phénomène par lequel les humains vont désirer la

même chose que les autres, sans pour autant que cela corresponde à leur besoin ou leurs préférences a priori.

De ce désir mimétique peut découler des activités partagées lorsque l'objet est partageable. Les paysages et les idées en particulier peuvent être partagées à l'infini, ce qui leur donne un potentiel de rassemblement pacifique. Ce phénomène favorise aussi les partis, les religions, les écoles de pensées et explique en partie les attachements idéologiques. Dans le passé, les gens se sont rassemblés autour de récits mythologiques religieux ; puis il y a eu des mythologies laïques et nationales, et enfin avec la technologie plus récente, il y a les films et séries cultes partagées dans la société.

Pour en revenir au mimétisme entre individus, lorsque l'objet désiré est unique, cela peut entraîner des rivalités. Cela arrive dans le cas de la relation amoureuse si par mimétisme, plusieurs personnes désirent la même personne. Ou bien on peut désirer quelqu'un parce qu'on se dit que beaucoup de personnes l'admirent. L'amour mimétique se retrouve dans de nombreuses œuvres écrites et c'est un ressort de la comédie.

Autre exemple connu, les enfants qui jouent ensemble et veulent le même jouet. S'ils ne peuvent pas temporiser pour jouer à tour de rôle, c'est rapidement le drame. Dans le cas de la société de consommation, où des produits identiques sont proposés, le désir mimétique pousse à la consommation, voire à la surenchère. Par exemple à qui aura la plus belle voiture ou bien le plus beau bateau.

Dans la société capitaliste, les riches veulent en partie être riche non pas parce qu'ils en ont besoin, mais parce qu'ils se copient les uns les autres. Avoir un grand yacht ne correspond à aucun besoin humain mais ne pas l'avoir est la source d'un sentiment de nullité. La rivalité mimétique entre les riches se prolonge dans la société, via la

hiérarchie des entreprises donnant lieu à la compétition économique. Elle induit un état d'esprit conflictuel qui valorise les gagnants et délaisse les perdants. Bien entendu, le mimétisme s'applique quelque soit la société et participe à son évolution.

Alors que l'individualisme semble primer, que les individus se sentent isolés, on voit qu'en fait, les individus ont toujours été liés et qu'ils se copient les uns les autres ou bien copient les modèles médiatiques. La solitude de notre société n'est donc pas simplement dans l'isolement physique des gens, mais dans l'absence de rapport apaisé, à l'écoute des autres, en présence de cœur avec les autres. Sans attendre quelque chose, sans vouloir vendre quelque chose.

L'homosexualité et la religion

Une des aspirations humaine fondamentale est d'être avec d'autres personnes, de ressentir une présence. Cette aspiration est aussi importante que manger ou dormir. Cependant, la plupart des religions contiennent des textes qui condamnent certaines minorités et en particulier les homosexuels. On souhaite s'intégrer mais si c'est dans un groupe social qui condamne ce que l'on est, c'est une perspective angoissante et qui mène au déni de soi.

Si la question de la vérité des textes religieux relève dans l'ensemble de la liberté d'interpréter de chacun, en revanche si ces textes entrainent une division de la société et une persécution des personnes LGBT, il est légitime d'affirmer a minima que certains passages ne sont pas « vrais » ou qu'ils sont mal inspirés. Faire l'unité, oui, en utilisant des boucs émissaires, non. Une hypothèse sur le mot « religion » est qu'il signifie « relier », exprimant par là le désir d'unité spirituelle. Il est dommage quand cette unité est entachée d'intolérance.

L’athéisme n’a pas de texte sacré et donc n’a pas ce problème. On peut plus facilement considérer les erreurs dans les textes qui ont été produits par le passé, effectuer le tri entre le bon grain et l’ivraie. Cela peut constituer de façon évidente un attrait lorsqu’on l’on craint d’être rejeté, pourtant il y a des personnes homosexuelles se revendiquant d’une croyance religieuse. Selon l’étude *Être chrétien et homosexuel en France* de 2008, une partie gère la dissonance cognitive entre leur foi et l’homophobie en ne fréquentant plus l’église. Une autre continue de fréquenter leur lieu de culte, parfois en ayant la chance qu’il soit relativement acceptant, ou bien en changent pour en trouver qui soit davantage accueillant. Dans tous les cas, ces chrétiens se construisent une religion personnelle pour concilier leur foi et leur pratique homosexuelle.

Quelles que soient nos croyances, il est peut-être important de trouver des lieux pour côtoyer d’autres qui les partagent. Il est souhaitable que dans tous les courants religieux et spirituels il y ait des groupes pour accueillir les gens LGBT ou bien tout autre personne ayant une différence remarquée.

Être avec soi-même

En dehors de réunions physiques d’individus, on ne ressent pas nécessairement de la solitude. D’une part, être avec les autres dépend de la sphère englobante que l’on considère. Avec une sphère d’un mètre, nous sommes souvent seul·e·s, avec une grande sphère comme 20 km autour de soi, nous sommes presque tout le temps avec les autres. Et puis, le fait de ne pas percevoir autrui ne signifie pas qu’il n’existe pas.

D’autre part, nous ne sommes jamais seul·e·s puisque nous sommes en présence de nous-mêmes. Notre esprit est multiple, comme un

labyrinthe dans un espace aux dimensions nombreuses. Le limiter à la considération de notre ego nous fait manquer une part plus vaste, plus cosmique. À un instant donné, une partie de l'esprit est consciente, le reste est inconscient, c'est-à-dire non mis en lumière par notre attention. Nous pouvons dans une certaine mesure dialoguer avec nous-mêmes ou découvrir en nous-mêmes des choses que nous pensions ne pas savoir. Imaginer interagir avec des êtres magiques peut nous aider en fait à débloquer des pensées inconscientes.

D'un point de vue naturaliste, un esprit ne peut pas être incorporel. Les personnages que l'on peut imaginer n'existent pas vraiment indépendamment de nous-mêmes. Le contenu de notre inconscient à partir duquel il produit notre imagination provient de sources bien concrètes : la perception, la réflexion, l'émotion, le mimétisme et donc les phénomènes de pensée collective et d'émotion collective. Notre esprit reflète aussi bien notre cheminement personnel que la société dans laquelle nous vivons. Ainsi même seul·e, on peut rester connecté·e par la pensée à notre environnement.

Le végétarisme

Manger de la viande n'est pas vital. Elle apporte cependant du fer en grande quantité. Si l'on n'en mange pas, on peut éviter les carences en mangeant des aliments qui contiennent du fer (persil, pois chiches, lentilles, certaines algues, haricots blancs, abricots secs) et de la vitamine C pour favoriser son absorption. La plupart du temps, manger de la viande se fait par habitude, par plaisir ou par commodité.

D'un point de vue athée, les animaux ont des ressentis comme nous, étant doté de récepteurs sensoriels et d'un cerveau. Même si leur

pensée n’est pas aussi élaborée, il est naturel par empathie de souhaiter éviter leur souffrance et valoriser leur vie. Cela peut demander un effort de changer d’alimentation, cependant il n’est pas insurmontable et si l’on mange bien des aliments de substitutions, on sera au final en meilleure santé.

Manger de la viande reste pourtant une habitude, voire un rituel. Depuis longtemps, le sacrifice animal a fait partie de nombreux rituels religieux. Il repose peut-être sur l’idée magique de transfert de vie. Un action a priori négative comme tuer un être vivant serait un don de vie pour une divinité. Les personnes pratiquant le sacrifice ne s’en sentent pas vraiment responsable, parce qu’elles agissent au nom d’une volonté supérieure dont elles attendent le soutien.

Bien sûr l’athéisme n’est pas nécessairement lié au végétarisme. On peut aussi se nourrir d’animaux sans le justifier par le sacré. Dans ce cas, il y a pourtant une question éthique. Le fait que cela procure du plaisir ne peut pas être une bonne raison en soi si d’autre part il y a des conséquences négatives. Si en théorie, les conditions d’élevage et d’abattage pourrait être meilleure et garantir une vie acceptable pour les animaux, cela n’est pas sous notre contrôle en tant que consommateur.

Diverses religions interdisent de manger certains animaux, le porc chez les musulmans, la vache chez les hindous. Dans le judaïsme, seuls les quadrupèdes ruminants à sabots fendus sont autorisés. Pour des raisons affectives, peu de gens mangent du chien. Ainsi les interdits sont très variés. D’un point de vue athée, il n’y a pas de raison d’interdire un animal en particulier, mais il serait préférable pour les animaux que nous n’en mangions aucun.

Le sacrifice humain

Certains sociétés ont institué des sacrifices humains. Un exemple connu étant les Aztèques qui sacrifiaient des humains pour que le Soleil continue de tourner et également pour impressionner les gens contestant leur empire. Les jeux du cirque romain accueillait des combats de gladiateurs mortels sous les yeux de la foule. Si les sacrifices ont souvent une fonction politique et que l'on peut avoir peur de les contester, il reste qu'il y a un consentement de la population qui paraît étonnant vu de loin.

Dans le christianisme, on célèbre le sacrifice de Jésus, que l'on réitère symboliquement lors de la messe. Dans ce cas, c'est un sacrifice sans mort alors cela n'a pas plus de conséquence négative que les films où l'on voit mourir les acteurs. Dans ce cas, on canalise la violence et l'on effectue une sorte de catharsis : on projète nos sentiments contradictoires sur le héros qui va peut-être mourir ou peut-être survivre. S'il survit, cela permet facilement de faire un autre film, sinon se pose la question de sa résurrection.

D'un point de vue utilitariste, le bonheur collectif est la somme des bonheurs individuels. Ainsi, si le malheur causé par le sacrifice est moindre que le bonheur généré par les spectateurs, alors on peut s'attendre à un consentement de la population. Le fait que le sacrifice soit encadré peut rassurer la majorité des gens qui ne se sentiront pas visés, cela dit si l'on y réfléchit bien, cela pose un problème de fondamental de confiance entre humains. De plus, on peut considérer la souffrance que l'on peut ressentir si l'on développe de l'empathie pour les victimes ainsi que le désir que l'on prenne soin de tous. Il s'ensuit que même d'un point de vue utilitariste, le sacrifice est négatif.

Une autre approche est de distinguer les besoins, en accordant plus d'importance à la subsistance qu'au divertissement. Il me semble raisonnable, d'un point de vue collectif, de donner la priorité à ce que les gens soient en bonne santé et dans des conditions psychologiques sereines. Cela n'empêche pas à titre individuel de choisir des activités contraires à cela comme de fumer ou se mettre en danger en gravissant une montagne pour le sentiment d'accomplissement. Le tout étant de ne pas l'imposer à d'autres personnes.

Etymologie du mot « Dieu »

Le mot « dieu » a de nombreuses définitions ce qui donne une certaine confusion à ce sujet. Etymologiquement, le mot vient de l'indo-européen « dei » qui signifie « briller ». Il désigne les astres lumineux, c'est-à-dire les étoiles en général, le Soleil en particulier et la Lune par réflexion. Du fait de leur visibilité et leur inaccessibilité, les astres ont donné lieu à des spéculations sur leur nature.

Les humains ont une tendance animiste consistant à expliquer la nature comme des interactions sociales et ainsi à considérer comme des personnes les phénomènes comme le vent, les fleuves et les astres. L'athéisme reconnaît cette tendance comme étant subjective, exprimant davantage notre façon humaine de comprendre que la réalité extérieure à notre corps. Nos besoins et aspirations sont le terreau dont sont issus les dieux.

Les personnifications des phénomènes naturels sont devenues des dieux et déesses. Ainsi le tonnerre a donné Zeus chez les grecs, Indra chez les hindous, Thor chez les scandinaves, etc. Lors de leurs échanges, les humains ont partagé leurs croyances, certains dieux en ont inspiré d'autres semblables. Aphrodite, grecque, a sont égale en Vénus qui est romaine. La surenchère au dieu le plus fort a

finalement donné le Dieu du mazdéisme « Ahura Mazdâ » dans la Perse antique d'une part, puis le Dieu du judaïsme « Yahvé » d'autre part.

Bien entendu, comme il y a plusieurs dieux à la base, il y a des rivalités. Ainsi le dieu « Kemosh » était un autre Dieu dans l'Israël antique. Un roi mettra un terme à son culte et le temple de Kemosh sera considéré comme souillé. Le monothéisme apparaît donc comme le résultat d'un processus politique. Alors qu'un Dieu devient unique, les autres divinités deviennent des anges. Ce sont encore des êtres magiques mais subordonnés.

Un dieu intérieur et immanent

Les divinités et leurs mythes nous touchent tout comme les contes, par une représentation surréaliste de notre subjectivité. La vraisemblance passe au second plan parce que les histoires mettent en scène ce qui peut se passer en nous-mêmes. Ainsi ces histoires reflètent les aspirations profondes à l'époque de leur rédaction. Les dieux extérieurs ont leur contrepartie dans notre monde intérieur. Notre esprit est semblable à un ciel étoilé, de grandes étendues d'espace avec des éléments qui brillent.

On peut interpréter de diverses façon ce qu'on trouve en tournant notre regard vers l'intérieur de notre esprit. Il est tentant d'attribuer ce qui nous y dépasse à autre chose que nous-même, pourtant cette intensité a bien lieu en nous-mêmes. Ce qu'il y a en nous vient de notre cheminement intérieur. Et quand cela ne vient pas de nous-même, cela vient d'autour de nous de façon indirecte, comme la perception ou le mimétisme.

En conclusion, les dieux reflètent d'une part notre aspiration à comprendre la Nature et d'autre part à comprendre les phénomènes intenses dans notre esprit. L'ignorance des explications des phénomènes a donné la place à de nombreuses spéculations d'où la variabilité des religions dans le monde. Leur formation a en effet une part aléatoire, relevant des circonstances de leur apparition. Elles sont pourtant semblables en de nombreux points parce qu'elles proviennent de notre observation de la Nature et de nous-mêmes.

La genèse de la Vie

Une des interrogations auxquelles tentent de répondre les religions est l'origine de la Vie. Parmi les mythes les anciens connus, il y a par exemple ceux des sumériens et akkadiens au III^{ème} millénaire avant J.-C. Leurs mythes racontent que les dieux étaient souvent en conflits et que c'est avec de la glaise que furent créés la forme des humains et le sang d'un dieu pour lui donner vie. Cette idée des humains modelés par les dieux à partir de terre est assez commune, cependant elle ne répond pas vraiment à la question de l'origine puisque la création des dieux reste un mystère.

On a de nos jours de bonnes explications de l'apparition de la Vie et qui ne nécessitent pas d'intervention divine. En effet, les organismes vivants ont essentiellement deux constituants qui font leur identité : d'une part une membrane cellulaire et d'autre part une structure capable de se répliquer, contenant ainsi de l'information. Or ces deux constituants peuvent se former spontanément avec des conditions particulières que l'on trouve sur Terre.

La membrane cellulaire est constitué de molécules, les acides gras, ayant un côté soluble dans l'eau et un autre qui ne l'est pas. Ces molécules peuvent se former spontanément par exemple dans les

sources thermales. Dans l'eau, les acides gras se regroupent spontanément donnant des bulles, un peu comme le savon. En fournissant un intérieur et un extérieur, elles permettent de localiser des réactions chimiques et quand elles se séparent en deux de donner lieu à une multiplication.

Bien entendu, cela nécessite un deuxième constituant, une structure capable de se répliquer. C'est le cas de l'ARN, qui est une chaine flexible de sucre (le ribose). Elle peut stocker de l'information à sa surface avec des molécules appelées bases azotées (A, U, G et C). À basse température, l'ARN a tendance à se dupliquer par collage complémentaire et à plus haute température à se détacher libérant ainsi une copie. Enfin, l'ARN peut se replier et prendre une forme en 3D par complémentarité avec lui-même et assurer ainsi une fonction au niveau moléculaire.

En conclusion, la Vie apparaît spontanément si les conditions sont favorables. Le temps que la sélection se fasse entre les différentes formes possibles est très long, à savoir des milliards d'années, mais il est probable que les planètes ayant des conditions similaires à la Terre contiennent de la Vie, parce qu'elle est une résultante naturelle de la chimie. Cependant, de telles planètes sont tellement loin que l'on ne peut pas les visiter.

Ce qui nous motive

Si on ne l'attribue pas à un élément surnaturel, ce qui nous arrive quotidiennement est en partie aléatoire, dans le sens où nous n'avons pas d'explication étant donné la complexité du monde qui nous entoure. D'une certaine façon, l'Univers nous pose des questions en nous proposant des situations diverses. Il est important de savoir quelles sont nos préférences et de nous représenter ce que nos

souhaitons afin de pouvoir déterminer si nous acceptons ou déclinons ce qui nous est proposé et ainsi faire des choix éclairés.

Au delà du mimétisme, ce sont nos besoins ou aspirations qui nous motivent. Elles sont les mêmes pour tous les êtres humains, avec des degrés d'intensité divers. Sur ce constat, Marshall Rosenberg a développé la communication non-violente (CNV). Il s'agit de déterminer quels sont nos aspirations et celles des autres, afin de déterminer les méthodes possibles pour y répondre. Ne pas spéculer sur soi-même et autrui mais favoriser la compréhension mutuelle.

Comprendre les besoins des uns et des autres permet d'avoir de l'empathie, mais aussi d'avoir plus de latitude puisque nous pouvons laissez tomber une méthode et voir des solutions alternatives, pour subvenir aux mêmes besoins. En effet, la plupart du temps, on est en désaccord avec la méthode proposée par une autre personne, parce que certains de nos besoins ne seraient pas satisfait. Quand on dit « non » à une méthode, on dit « oui » à une aspiration qu'on n'a peut-être pas encore formulé explicitement.

On oppose parfois l'égoïsme et l'altruisme, alors que contribuer est un besoin humain. En effet, l'altruisme répond au besoin personnel de contribuer. En théorie donc, nous serions enclins à contribuer spontanément au bonheur des autres. Cependant, nous ne sommes pas toujours en état de donner ou de recevoir. Plutôt que de se faire violence, on peut à la place identifier les obstacles à notre tendance naturelle à la coopération, et ce faisant réaliser qu'en fait, il s'agit d'aspirations non satisfaites.

Les autres ne nous suivent pas nécessairement dans notre évolution. Lorsqu'un comportement nous déplaît, on peut avoir tendance à le juger. Quand on fait cela, on confond notre interprétation des choses et notre besoin. Par exemple, si on dit que quelqu'un nous a ignoré,

en fait, on ne sait pas toujours si la personne a intentionnellement évité d'interagir avec nous ou pas, et au fond, ce que l'on exprime est notre désir d'interagir avec cette personne, d'être vu par elle. Comprendre cela nous permet de nous connecter à la vie en nous-même et de développer l'amour malgré les déconvenues.

La punition n'est pas une bonne solution éducative, parce qu'elle donne de mauvaises raisons de faire les choses et fragilise le lien affectif. Cela revient, en plus des conséquences négatives déjà survenues, à rajouter de la peur et de la culpabilité. On peut prendre conscience que la punition n'est pas une bonne solution en se demandant d'une part ce que l'on souhaiterait qu'autrui fasse différemment et d'autre part ce que l'on aimerait être les raisons pour autrui de faire ce que nous souhaitons.

Sachant que les gens ont une aspiration à contribuer au bonheur des autres, si les obstacles de l'incompréhension et de l'ignorance de nos besoins sont levés, il est possible que l'on trouve de quoi satisfaire tout le monde. Voilà qui rend agréable le projet d'une société humaine. En prendre conscience permet de se détendre et de mettre les choses en perspective. Et d'accepter ce qui est vivant en nous.

La nature de l'esprit

Dans les chapitres précédents, j'ai évoqué les aspects sociaux et pragmatiques de la réalisations de nos aspirations. Cela dit la spiritualité est aussi la question même de notre esprit. Ce que l'on fait de notre pensée et la façon dont on expérimente est intime. Il se pose alors la question de la nature de notre expérience, ce que l'on appelle « subjectivité » ou « conscience ».

Il est évident que nous avons une expérience personnelle mais il est moins évident de faire la différence entre notre subjectivité et la réalité objective. En effet, notre perception induit qu'il y a d'une part un objet et d'autre part notre point de vue. Sauf que dans la spiritualité, nous nous intéressons à l'observateur lui-même. Nos sens nous aident peu pour cela. Nous sommes trop près de nous-mêmes, tout comme nous voyons de façon floue un objet sur lequel on colle notre nez.

Il semble que l'esprit soit dans l'activité des neurones. Mais si nous observons un cerveau, on n'y voit pas d'esprit. C'est un problème de point de vue. De l'extérieur nous avons une image qui correspond à l'anatomie, l'aspect à une échelle macroscopique. Nous ne voyons pas ce qui se passe au niveau d'un neurone. D'autre part, notre conscience a son point de vue à l'intérieur du cerveau. Pas simplement dedans physiquement mais dans l'information encodée par les neurones. Notre esprit est donc invisible. Cela est une des raisons à la croyance dualiste, selon laquelle l'esprit existerait indépendamment de la matière car il ne semble pas s'y trouver.

Les ordinateurs sont de nature différente des cerveaux humains, cependant le fait que les mondes virtuels soient abstraits de la matérialité informatique est semblable au fait que les esprits soient abstraits de la matérialité des corps vivants. L'évolution de l'informatique est passée par des machines imposantes avec des pixels visibles. Le subterfuge était alors évident : un procédé technique permettant de reproduire des images et du son. De nos jours, les objets informatiques sont devenus magiques : on ne sait pas du tout comment cela fonctionne et l'on oublie leur substrat matériel. Un monde virtuel apparaît ayant sa propre logique.

L’esprit a suivi un cheminement semblable. La vie est passée par des organismes très simples, ayant des neurones aux fonctions basiques de réaction à l’environnement direct. Si l’on pouvait voir le détail de ces organismes, on pourrait se rendre compte du subterfuge. Comment les molécules interagissent ensemble pour aboutir à un comportement. Avec les animaux y compris les humains, la complexité est telle que l’on en oublie la matérialité du corps. Un monde intérieur apparaît avec des émotions et des pensées. L’esprit est ce monde qui acquiert son autonomie par rapport au corps.

Notre approche empirique du fonctionnement du cerveau est par exemple de faire des corrélations. Une stimulation du cortex visuel apparaît comme une image. Le cortex auditif comme un ensemble de son. De même il y a une partie dédiée aux sensations corporelles. On pourrait faire la liste de toutes nos expériences subjectives et leur lieu cérébral. La dualité entre le corps et l’esprit semble deux aspects d’une même chose : vu de l’intérieur, la conscience expérimente les stimulations cérébrales sous la forme des perceptions quotidiennes.

Cela soulève bien entendu des questions. Pourquoi le rouge est rouge ? Pourquoi le son d’un trompette sonne comme cela. On ne sait pas trop l’expliquer pour le moment. Ces perceptions élémentaires sont appelées *qualia*. Il y a une variabilité interindividuelle : la couleur que l’on situera au milieu entre le bleu et le vert dépendra de la personne à qui l’on demande et dépendra de l’anatomie de ses yeux. Une variation anatomique peut donc entraîner une variation de l’expérience de perception.

En localisant les *qualia* dans notre cerveau, nous pouvons construire une carte de l’esprit. De plus, nous pouvons observer la notion de proximité : les points de la vision qui sont proches dans notre perception sont proches au niveau du cortex visuel ou tout comme la

forme de notre corps se reflètent dans la forme de notre cortex sensoriel. La structure de notre esprit est intimement lié à la structure matérielle de nos neurones, ce qui me semble indiquer que l'âme n'existe pas indépendamment de notre corps mais est une fonction de notre corps.

Une réalité subjective

Notre spiritualité se joue au milieu de notre tête mais aussi autour de nous avec la perception. D'où l'utilité de se déconnecter de temps en temps pour se recentrer et apprendre à se comprendre. La méditation, qui se retrouve sous des formes variées dans différentes cultures, est un ensemble des méthodes ayant essentiellement cette fonction. Elle a un effet bénéfique sur notre état d'esprit, même si elle se résume à se poser et arrêter de gamberger.

Quand nous sommes pris dans nos pensées, nous avons souvent une vision partielle des choses, limitées à ce qui est mis en lumière par la pensée. Et dès que nous ouvrons les yeux, nous avons l'impression d'être dans la réalité : de la voir autour de nous, de l'entendre etc. alors que ce que nous expérimentons est une reconstruction dans notre cerveau. C'est un cinéma dont le film est notre perception de la réalité. Ce même théâtre s'anime lorsque nous rêvons, rendant les rêves réalistes. La réalité est un rêve éveillé induit par les entrées sensorielles.

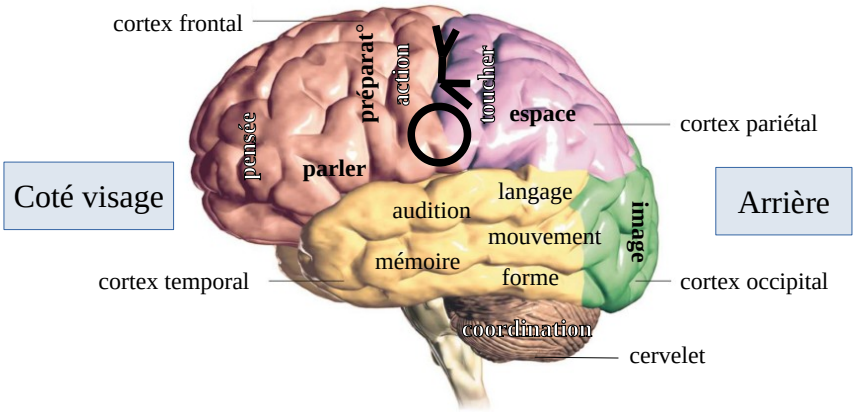
Le fait que nous vivions chacun dans notre reconstruction de la réalité peut donner un sentiment de déconnexion des autres. Sommes-nous vraiment en contact s'il y a cette réalité intermédiaire ? Comme un aimant peut interagir à distance, nous pouvons interagir avec les autres parce que notre monde intérieur a un effet réel sur nos actions et au niveau de notre corps qui à son tour

peut être perçu par une autre personne. Que nous vivions chacun dans notre subjectivité ne nous empêche pas d'être ensemble. Autre exemple, quand on touche un objet, à une échelle microscopique, ce sont les électrons externes de notre main et de l'objet qui se repoussent tels des aimants. Il y a une distance infime, et pourtant nous sommes en contact.

Si nous vivons dans notre subjectivité, quel est son rapport au réel ? Je vous propose une analogie. Quand on regarde dans un miroir, on y voit une image qui est à l'envers. Elle est inversée parce qu'elle est un reflet, l'espace que nous y voyons est imaginaire. De la même façon, la réalité que nous expérimentons est un reflet de la réalité extérieure. Nous vivons dans le reflet du miroir, qui se situe dans notre tête. Dit autrement, notre esprit est un miroir de la réalité.

Tout comme dans le cas du miroir, il y a une inversion au niveau du cerveau :

- Le cortex visuel (occipital) est à l'arrière de la tête alors que ce que nous voyons est devant nous.
- La partie gauche du cerveau gère la partie droite de notre corps et vice versa.
- Le haut et le bas sont aussi inversés (le schéma du corps est représenté par le petit bonhomme à l'envers).



On remarque dans le cortex cérébral qu'il y a de nombreuses aires qui ne correspondent pas à des perceptions directes : langage, reconnaissance des formes, pensée, mémoire, associations, etc. Il n'est donc pas étonnant d'avoir des expériences subjectives qui dépassent notre perception directe ou qui semblent dans une réalité parallèle. De là, il semble naturel de faire des expériences dites « spirituelles », situées dans une espace différent que celui de la réalité extérieure.

Notre subjectivité peut s'affranchir dans une certaine mesure des contraintes de la réalité, ce qui explique qu'on puisse faire des expériences qui n'ont aucun rapport avec la réalité qui nous entour. Notre cerveau lui-même est un continent à explorer. L'adage grec « connais-toi toi-même » n'a de sens que parce que c'est un long cheminement pour y arriver.

Vivre dans un souvenir

Il peut arriver qu'on ait un doute sur l'existence de la réalité. Dans certaines interprétations du bouddhisme, la réalité perçue est même considérée comme créée de toute pièce par notre esprit. Ce thème a

été repris également dans le film Matrix, le monde et la société étant une pure simulation informatique. Je vous propose ici une explication de l'origine de ce doute existentiel.

Notre perception étant limitée, la plupart des choses et des personnes sont hors de notre perception. Par exemple, si on est dans une pièce, ce qu'il y a derrière nous est généralement imperceptible. Nous n'en avons qu'un souvenir. Comme les objets ont rarement tendance à disparaître, quand on vient d'en voir un, on considère qu'il est toujours là. On accorde à notre souvenir une valeur de vérité et on crée une croyance temporaire dans laquelle on vit. Les magiciens jouent avec cette croyance, faisant apparemment disparaître ou apparaître des objets. Ces moments arrivent quand notre croyance temporaire se voit remise en question. Ce n'est pas l'objet qui disparaît ou apparait, c'est notre croyance qui change soudainement.

Dans la vie de tous les jours, il se peut que lorsque l'on retourne vers l'endroit où l'on se souvient avoir vu un objet qu'il n'y soit plus. Devant ce constant, nous laissons tomber la valeur de vérité. Cela peut être un peu perturbant, et on peut prononcer une phrase de déni telle que « Ce n'est pas possible, je l'avais laissé là ». L'architecture de ce que nous appelons la réalité est constituée de croyances qui reposent sur des souvenirs. Vivre dans le monde réel est donc une illusion : la « réalité » est faite de souvenirs.

Les vérités n'étant pas indépendantes les unes des autres, un constat qui nous fait changer une croyance particulière peut entraîner de changements en chaîne. Plus une croyance est liées à de nombreuses autres croyances, plus il y aura une résistance à la changer, puisque cela aura pour effet de chambouler notre réalité subjective. On peut alors refuser d'accepter quelque chose qui pour une autre personne ne semble pas important.

Le souvenir s’applique aussi aux relations humaines qui naissent de l’interaction entre les personnes. Lorsque deux personnes se disent « au revoir », elles peuvent cesser tout contact pendant un moment. Nous vivons mentalement avec le souvenir des personnes. Nous pouvons imaginer voir quelqu’un et lui parler. Ainsi on dit que « l’on est avec quelqu’un » quand on entretient une relation avec une personne, même si au moment où l’on dit cela, il se peut que la personne en question soit à plusieurs kilomètres. On est ensemble dans l’espace de similarité mimétique, pas dans l’espace physique. On donne alors à cet espace social plus d’importance que la description physique de la réalité.

Quand deux personnes sont en présence et en relation, elles se synchronisent, recopiant les mouvements, les attitudes et les pensées. Elles créent ainsi un modèle de l’autre, ce qui permettra de l’imaginer. Il se peut qu’après la séparation physique, le modèle que nous avons et la réalité de l’autre personne divergent. Cela peut donner lieu à des discussions lorsque les personnes sont de nouveau en présence. En termes informatiques, on appellerait cela une mise à jour. Pour les humains, cela implique une reconfiguration de nos neurones et de nos souvenirs.

Les relations spirituelles

Les relations humaines sont en partie virtuelles, parce qu’elles se font en l’absence de l’autre personne via notre représentation du monde. Dans ce sens, les relations sont surtout spirituelles, elles ont lieu dans notre esprit. Partant de là, il est possible d’avoir des relations avec des personnes imaginaires comme c’est le cas dans les religions. Jésus, Allah et Bouddha sont des personnes imaginables et qui sont

porteurs des messages qu'on leur attribue. Le mot « ange » a d'ailleurs pour signification première « messager ».

Le philosophe Gilles Deleuze appelle ces personnes imaginables des *personnages conceptuels*. Leur existence historique n'est pas nécessaire mais la croyance en cette existence initiale peuvent leur donner une consistance. Dans ce cas, la représentation de la personne ne peut être mis à jour par une interaction directe. Elle se fait par les relations sociales avec d'autres croyants mais aussi par la lecture qui est aussi un moyen de communication entre un auteur et un lecteur. Ce phénomène social ne se produit pas seulement dans le cadre de la religion. Les écrivains et les conteurs ont recours à ce procédé lorsqu'ils mettent en avant des personnages qui véhiculent leur point de vue.

Certains personnages conceptuels peuvent avoir un point de vue opposé à celui de l'auteur. Dans la religion, il y a par exemple le personnage de Satan du christianisme, un Shaitan dans l'islam ou encore le personnage de Mâra dans le bouddhisme. Selon l'approche dialectique, les points de vues opposés permettent de faire progresser un raisonnement. Il s'agit de l'antithèse qui a pour fonction essentielle de s'opposer à la thèse pour arriver à la synthèse. Cependant, la polarisation entre les points de vue peut entraver la progression du dialogue, empêchant l'émergence d'une conclusion satisfaisante.

Prendre soin des morts

Dans le cas de la mort d'une personne, il n'est plus possible d'être en présence réelle et de mettre à jour le modèle que nous avons. Pourtant, si nous aimons la personne, nous avons toujours envie de

prendre soin d'elle. Et si au contraire nous lui en voulons, il se peut que nous ayant envie de lui faire savoir.

Ainsi, divers rituels ont été créés dans diverses cultures vis-à-vis des morts. Leur donner des pots de nourritures pour qu'ils puissent se nourrir, des armes pour qu'ils puissent se défendre, et dans le cas des pharaons, des figurines de serviteurs pour les assister. Cela répond à un besoin de prendre soin de l'autre par delà la mort et inversement d'espérer son soutien.

Pourtant, les offrandes sont inutiles pour le corps de la personne morte puisqu'elle n'a plus de besoins. Et il n'y a rien à en redouter non plus puisque la personne ne peut plus agir. En revanche, pour les personnes attachées au défunt, et qui considèrent toujours que ce dernier existe du fait de leurs souvenirs, cela est cohérent d'effectuer ces attentions. Les souvenirs sont encore présents et ils constituent la réalité subjective. D'où la croyance dans un lieu de séjour des morts.

Certains affirment être « médium » dans le sens de faire le point entre le monde des vivants et le monde des morts. Or ce dernier est une construction subjective de notre cœur attaché aux souvenirs d'une personne décédée. Selon les mentalistes, le médium ne fait pas l'intermédiaire avec le monde des morts mais avec le monde des souvenirs. D'ailleurs c'est par la vérification de la cohérence avec ces souvenirs que l'on mesure son talent. En pratique, il accompagne le demandeur qui fournit lui-même l'essentiel des informations.

De façon plus générale, les rituels spirituels peuvent avoir une utilité psychologique et sociale quand bien même les actions effectuées ont un effet imaginaire. On résume parfois cela en disant que nous ne sommes pas des machines, où l'on entend par le mot *machine* une absence de sensibilité. Nous faisons des choses que nous savons

étranges d'un point de vue objectif. Pourquoi par exemple parler à une télévision ?

Le développement de réseaux neuronaux informatiques pourraient bien faire apparaître des étrangetés similaires chez les machines et notre différence avec elles pourrait devenir plus subtile. Si tel est le cas, une machine pourrait avoir aussi une subjectivité.

Pourquoi la fin du monde

La fin du monde est un thème récurrent dans les mythologies, les livres et les films. Dans les pays chrétiens et musulmans, l'idée a été propagée notamment par le texte de l'Apocalypse et certains hadiths. Cela dit, le succès de l'idée de la fin du monde n'est sans doute pas seulement dû à l'influence religieuse. Je propose ici des explications à l'engouement pour cette idée.

Il est difficile de concevoir notre propre mort. En fait, elle semble être la fin du tout. C'est-à-dire que nous confondons notre mort personnelle et la mort du monde. Or il est évident que la mort d'une personne n'est pas la fin de tout. De nombreuses personnes sont déjà mortes et cela a eu surtout pour effet que les personnes qui les aimaient en ont souffert et que les personnes qui ne les aimaient pas s'en sont trouvées soulagées. Pendant ce temps, le monde a continué d'exister. Si la mort est insupportable quand on est centré sur soi, elle prend une autre signification lorsque l'on a une vue d'ensemble qui englobe et dépasse notre ego.

On peut avoir de la satisfaction d'actions qui ont eu un effet positif au-delà de notre personne voire qui en auront au-delà de notre mort. Notre contribution compte même quand nous ne sommes plus là pour nous la représenter. Comme vu précédemment, ce que nous appelons

le monde ou la réalité est en fait une interprétation selon notre expérience. Lors de la mort, notre esprit cesse de fonctionner et donc cette interprétation du monde cesse. Si l'on a partagé une interprétation avec des gens qui nous survivent, alors elle peut continuer, mais en tant qu'instance dans un autre esprit, chez une personne encore vivante. Quant à notre corps défunt, il rejoint les cycles naturels, ses atomes sont éparpillés pour former de nouvelles choses.

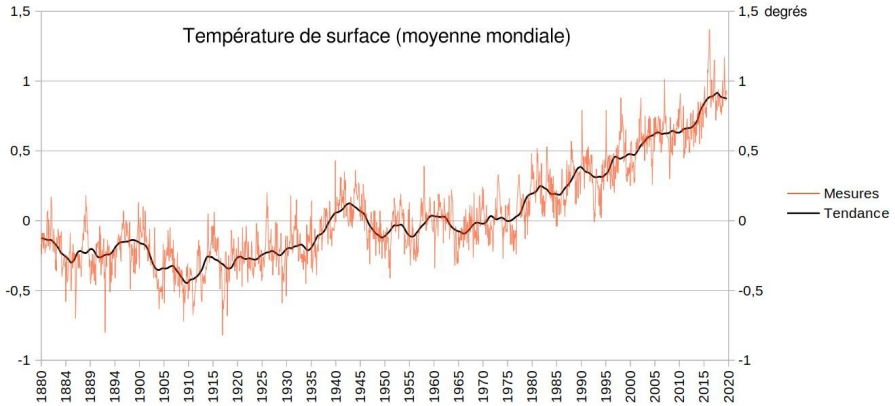
Une autre raison qui amène à l'idée de fin du monde est que la mort collective est égalitaire. Tous les gens, les riches comme les pauvres, vont mourir. On fait référence à cela parfois en disant « qu'on ne l'emportera pas au Paradis ». L'accumulation de biens matériels nous est d'une utilité limitée à long terme. Cependant, l'héritage permet de transmettre le patrimoine et donc les riches peuvent considérer utile de garder leurs richesses pour en faire profiter leurs enfants. Mais si tout le monde meurt, cela ne permet aucune échappatoire, alors la fin du monde peut apporter une satisfaction psychologique face aux injustices.

Quand on aborde ce sujet, la rivalité mimétique entre en jeu. En effet, celui qui impressionne les autres par la destruction peut inspirer d'autres personnes à faire de même. On désire en effet attirer l'attention d'une façon ou d'une autre. En puis, cela n'engage à pas grand-chose puisque la destruction dont on parle est imaginaire. Ainsi on assiste à un concours à celui qui dira la pire chose possible. Cet emballement ne favorise pas une discussion raisonnable sur le sujet. Certes, à jouer les Cassandre, on risque de ne pas être cru, cependant, tant que la catastrophe n'arrive pas, on peut toujours dire qu'elle arrivera plus tard. Et si un jour une catastrophe arrive, on pourra dire qu'on l'avait prévu.

Eschatologie climatique

D’un point de vue naturaliste, les dangers ne peuvent se trouver que dans la réalité objective. Que ce soit un danger lié à un phénomène physique tel que la tectonique des plaques ou bien à un phénomène psychologique entrainant des phénomènes de foule problématiques. Entretenir une peur excessive a cependant un effet négatif d’un point de vue spirituel. La peur réduit le champ de conscience, limite la pensée et l’on ne considère qu’une chose comme déterminant tout le reste, ce qui est généralement faux parce que la réalité est complexe.

Le discours de fin du monde est appelé eschatologique (prononcer le « ch » comme un « k »). Il contient des affirmations extraordinaires et effrayantes. Il n’est pas nécessairement dénué d’éléments objectifs. Dans le cas du climat, on constate un réchauffement moyen de 0,2 ºC par décennie depuis 1965 avec une élévation du niveau de la mer de 3 mm par an (les valeurs varient de 2 mm à 3,6 mm par an selon les méthodes de calcul). Mais le discours sur le climat contient des affirmations déconnectées de ces observations comme d’avoir annoncé un déluge d’eau qui aurait dû déjà recouvrir de nombreux endroits comme par exemple New York. Cela n’est pas arrivé mais cela n’est pas vu comme une infirmation, seulement un délai. Pourtant même à un rythme de 3,6 mm par an, New York étant à 10 mètres d’altitude, il faudrait 2 777 années pour que cette ville soit submergée. Si comme moi vous êtes surpris·e du résultat, je vous invite à faire ce calcul qui est assez simple.



Il n’est pourtant pas nécessaire de croire en la fin du monde pour souhaiter prendre soin des forêts, de l’environnement et limiter l’utilisation des ressources. Notre envie de prendre soin de nous-mêmes et du monde qui nous entoure est suffisante pour considérer la planète. Même si la mise en pratique n’est pas toujours évidente parce qu’elle nécessite de changer des habitudes, je trouve motivant de trouver des méthodes pour subvenir à nos besoins en limitant le gaspillage. Cela dit, même en faisant les choix les plus écologiques dans notre vie quotidienne, notre sphère d’action personnelle est limitée. L’essentiel réside dans le mode de production.

On peut se dire que l’eschatologie climatique est utile, que peu importe la méthode tant qu’on obtient un effet comportemental. Cependant, ce discours entraîne de l’anxiété et la peur du futur. Cela est d’autant plus insupportable que les gens se sentent divisés et n’ont pas de prise sur les décisions collectives. Avant d’attendre des gens qu’ils se sentent responsables, il est nécessaire de faire en sorte qu’ils soient vraiment des citoyens, c’est-à-dire qu’ils aient réellement la capacité d’intervenir dans les décisions, par exemple en faisant des référendums régulièrement et en les prenant en compte.

Autrement, cela revient à culpabiliser les gens, avec les effets psychologiques autodestructeurs que cela peut entrainer.

Au contraire, nous avons besoin de créativité pour trouver des solutions, d'enthousiasme et de confiance dans l'avenir pour faire des choix à long terme. C'est justement parce que le monde va continuer d'exister encore longtemps que cela a du sens d'emprunter un chemin de transformation.

La causalité et le finalisme

Selon le principe de causalité, ce qui arrive est déterminé parce qu'il y avait précédemment. Nous nous basons sur ce principe lorsque nous voulons utiliser une méthode pour obtenir un résultat. À grande échelle, en négligeant les effets quantiques, on pourrait en théorie expliquer tout ce qui arrive si l'on avait suffisamment d'information sur l'état du monde. C'est l'expérience de pensée de Laplace. Dans la pratique, notre ignorance nous empêche une telle prédiction.

Le principe de finalisme consiste à aborder la question dans l'autre sens et de considérer que ce qui arrive se fait seulement en direction d'un événement futur prédéfini, éventuellement vu comme un but à atteindre. D'un point de vue individuel, le fait de visualiser un objectif nous amène à faire des actions pour le réaliser. Ainsi, psychologiquement, nos actions sont effectivement faites par rapport à des buts. Cependant il n'est pas trivial de transposer cela à un niveau global.

Le finalisme suppose qu'un état final du monde est certain, et que tout ce qui arrive, qu'on le veuille ou non, nous amène à cela. C'est une façon de donner du sens au monde d'après un futur certain. Cela donne un sentiment de stabilité sur le monde. Quoi qu'il arrive, il se

dirigerait de toutes façons vers ce but. Dans ce contexte, les signes sont des événements observables qui sont censés confirmer l'approche de l'état final prévu.

Dans les religions monothéistes, le finalisme a une place centrale. Les textes prédisent des événements futurs. Dans le christianisme par exemple, les guerres, les sécheresses et les famines sont annonciatrices de la fin du monde. Dans l'Islam, le fait que des pauvres construisent des bâtiments de plus en plus haut ou bien qu'il y ait trois tremblements de terres sont aussi des signes de fin du monde. Cette fin du monde est annoncée comme conjointe avec la manifestation d'un dieu sur Terre. Les signes ne démontrent pas que l'événement final arrivera, il n'y pas de lien causal entre les deux. On constate cependant que cette fin du monde a été déjà annoncée de nombreuses fois, sans pour autant se produire.

On trouve également une forme de finalisme en dehors de la religion. Par exemple, dans le marxisme, les crises économiques sont annonciatrices de la chute du capitalisme et de l'avènement du communisme. Peut-être un jour, la redistribution des richesses sera effectuée mais les crises de civilisation ne sont pas une nouveauté. Les rapports d'exploitations sont revenus sous des formes diverses au cours de l'histoire. Les faiblesses du capitalisme sont ici des signes qui en fait n'impliquent pas que le futur soit communisme.

Nous rêvons d'un monde meilleur de diverses façons. Dans tous les cas, le finalisme consiste à donner du sens par rapport à un état final que l'on croit, les signes ayant une fonction symbolique mais pas démonstrative. Un débat entre deux personnes fonctionnant sur un mode finaliste mais se représentant un état final différent peut facilement être un dialogue de sourd quand il ne repose pas sur des

arguments utilisant la causalité. Chaque partie mettant en avant des signes qui ne peuvent pas convaincre l'autre.

Le temps en spirale

Le temps linéaire est ancré dans la culture occidentale, cependant il y a d'autres cultures avec d'autres conception du temps. Dans l'hindouisme par exemple, le temps est cyclique : ce qui est arrivé précédemment arrivera de nouveau. Il n'y a ni commencement ni fin mais une période de 4 milliards d'années appelé « jour de Brahmâ », constitué de 1000 périodes semblables de 4 millions d'années où les humains réalisent d'abord la perfection puis sombrent dans l'ignorance et le vice. Ensuite vient la « nuit de Brahmâ » où l'univers cesse d'exister et redevient potentialité, puis le cycle se répète à l'identique.

En Occident et notamment aux États-Unis, le temps cyclique a été repris par les mouvements « New Age », devenant le temps en spirale, compatible avec l'idée de progrès. La spirale intègre alors des apocalypses, qui de façon similaire à celle dans la Bible, est une purification du monde par la destruction afin de révéler un nouveau monde. Du point de vue New Age cependant, il ne s'ensuit pas un royaume éternel mais une nouvelle ère terrestre où les humains ont été spirituellement améliorés. De cette façon, certains ont interprété la pandémie de Covid-19 comme une opportunité spirituelle et l'avènement d'un « monde d'après ».

D'un point de vue naturaliste, une crise d'ampleur n'apporte pas nécessairement une période meilleure. Elle est plutôt un moment où une adaptation, parfois profonde, est nécessaire. Est-ce que cela entraine un palier d'amélioration de l'être humain ? Certes les humains s'entraident davantage en temps de crise car cela correspond

à des circonstances particulières. Les comportements sociaux peuvent susciter une image de soi plus altruiste et renforcer un cheminement personnel dans ce sens. Cependant, il n'est pas évident que cela soit durable et est à mettre en balance avec les dégâts occasionnés.

L'avenir de la galaxie

Nous sommes petits par rapport à la Terre. Et la Terre elle-même est petite par rapport à la galaxie. Et la galaxie elle-même petite par rapport au cosmos. L'échelle est tellement vertigineuse que nous sommes infinitésimal. C'est-à-dire infiniment petit mais nous ne sommes pas rien pour autant. Chacun de nous est une étincelle de vie. Chacun de nous peut ouvrir les yeux et observer autour de lui et dans le ciel étoilé, comprendre que chaque étoile est comme le Soleil mais à l'horizon de la galaxie.

Nous connaissons des choses temporaires mais qu'en est-il de l'Univers ? On se repose sur ce que nous pouvons en observer et en particulier de notre galaxie la voie lactée. Tout d'abord d'un point de vue physique, il est improbable que l'Univers se finisse d'un coup pour diverses raisons. Les théories physiques se basent sur une invariance par translation dans le temps, ce qui implique qu'il ne peut pas y avoir de fin du temps abrupte. D'autre part, étant donné le principe de relativité générale, il n'y a même pas de temps universel, et donc il ne peut pas y avoir d'instant final, à moins que tout soit concentré en un point de l'espace.

La seule fin possible est alors celle du Big Crunch, qui serait le cas où l'Univers s'effondrerait sur lui-même par la force de gravité. Cependant, les observations indiquent que l'espace est en expansion accélérée. Il semble donc que le temps sera infini. Malgré cette

expansion, la gravité fait tenir ensemble notre galaxie. La galaxie est donc stable, autant dans l'espace que dans le temps, au-delà de toute notion de temps humainement concevable.

La Terre est davantage fragile, il est possible qu'elle soit détruite un jour par une collision avec un autre astre. Les astronomes ont imaginé divers scénarios à ce sujet et scrutent le ciel. Leurs conclusions est qu'il n'y a pas de collision de ce que l'on peut observer, mais il est probable qu'un astre passe relativement proche. Si l'on pense qu'un astre passera trop près, des méthodes ont été envisagées pour le dévier. En fait, il suffirait d'une impulsion relativement minime en amont pour écarter largement l'objet quand il passera à côté de la Terre. Ainsi, nous avons toutes les raisons de penser que notre planète continuera d'exister en notre présence.

Des ressources limitées

D'un point de vue naturaliste, on considère qu'il n'y a pas de monde spirituel séparé, donc notre avenir se joue pour toute éternité dans la matière, qui est tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons. Sans intervention miraculeuse, nous dépendons du monde matériel. Au-delà des inégalités sociales et des dysfonctionnements de la société, les ressources naturelles sont nos seules ressources et donc conditionnent l'avenir de l'humanité.

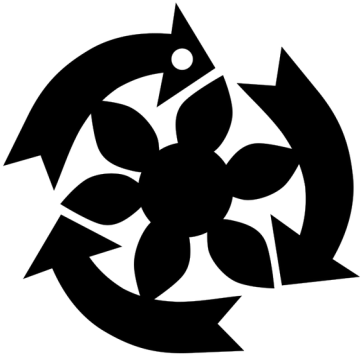
Depuis la révolution industrielle du XIX^{ème} siècle, l'activité humaine est passée, pour une grande part, de l'agriculture et de l'artisanat au commerce et à l'industrie. L'économie est devenue dépendante des gisements de minéraux et d'énergie carbonée. Bien entendu, l'exploitation de ces ressources a commencé par les gisements de surface et ayant de fortes concentrations. Au cours du temps, la

qualité des gisements restants est à la baisse, demandant de plus en plus d'effort pour obtenir les mêmes quantités.

Une des ressources qui montre déjà des signes de ralentissement est le pétrole. La production de pétrole conventionnel a atteint son maximum en 2008. Les sources non conventionnelles, demandant plus d'effort d'extraction, ont permis à la production de pétrole et de gaz de continuer d'augmenter jusqu'à présent, mais il est prévu que cette production atteigne un maximum autour de 2030. Autrement dit, la croissance économique actuelle ne peut pas continuer parce qu'elle se base sur une augmentation continue de la consommation d'hydrocarbures. La réponse actuelle consiste à transitionner vers les véhicules électriques ce qui nécessitera d'augmenter les capacités de production d'électricité. Voilà donc un exemple de limite de ressource et des adaptations qui s'ensuivent.

Il y a des réserves théorique beaucoup plus importantes mais qui sont dans des concentrations trop faibles ou bien trop difficile d'accès qui fait qu'elles ne sont pas exploitables par les humains. Cette limite d'utilisation est appelée « barrière minéralogique ». Les gisements sont le résultat de lents processus géologiques, chimiques et biologiques. À l'échelle humaine, ils ne sont pas renouvelables. Si nous souhaitons pourvoir au besoin de tous les humains, il est inévitable de limiter l'extraction des ressources.

Le recyclage est le futur



Au centre, le soleil et autour le cycle des éléments

La Nature est un guide externe à nous-mêmes et elle nous montre le recyclage de toute matière. Depuis un demi milliard d'années, les animaux et les plantes se sont développé sur Terre. Les êtres vivants se sont basés sur des processus biologiques qui ont montré leur résilience. C'est seulement du fait d'une réutilisation totale de la matière que ce foisonnement de vie a pu continuer durant tout ce temps. Nous sommes nous-mêmes un recyclage de la matière et le soleil est la principale source d'énergie pour le mettre en œuvre.

Pour notre usage, nous utilisons des métaux divers peu abondant chez les êtres vivants. Leur recyclage nécessite en général beaucoup moins d'énergie que l'extraction minière, ce qui est encourageant. Cela permettrait de prolonger la fabrication des objets contenant des métaux comme des voitures. Cependant, toute la matière n'est pas recyclable, soit parce que les objets sont trop petits lors du tri ou bien parce que les éléments sont mélangés. Même avec la meilleure volonté et un tri systématique, la quantité disponible décroît lentement. Il serait sage d'en garder en réserve.

D’ailleurs, certains éléments ne sont pas recyclés du tout pour le moment comme par exemple l’indium, le gallium, le germanium et le lithium utilisés notamment dans l’électronique. Certains sont abondants, comme le lithium mais d’autres comme l’indium vont se raréfier. Bien qu’il soit possible dans une certaine mesure de substituer certains éléments par d’autres, cela nécessitera des adaptations. L’espèce humaine, avec la révolution industrielle, est sorti du sillon naturel et a suivi un modèle linéaire d’utilisation des ressources, où le recyclage n’avait au début qu’une faible part. En supposant que l’on n’améliore pas cela, dans 50 ans, beaucoup d’éléments viendront à manquer comme l’argent ou l’étain.

Les agences spatiales (NASA, KARI…) et les entreprises (Planetary Resources, SpaceX) s’intéressent à l’exploration spatiale pour la recherche de ressources. Déjà des sondes sont envoyées pour évaluer les gisements possibles. Cependant, les resources éventuelles sont plus faciles à utiliser dans l’espace que sur Terre. Traverser le champ de gravité nécessite de grande quantité d’énergie alors que d’autre part on atteint déjà les limites de production d’énergie. Pour l’essentiel donc, nous devons nous débrouiller avec ce que nous avons sur Terre.

Le recyclage n’est pas qu’un procédé pratique pour fabriquer des objets, il est un principe essentiel avec des ressources limitées. Nous l’avons mis de côté pendant une période d’abondance temporaire mais nous y reviendrons. Nous faisons partie d’un Grand Recyclage qui a commencé bien avant l’existence des êtres humains et qui sera vraisemblablement la base de notre futur.

Equinoxe d’automne

La Nature vit au rythme des cycles. Quand arrive l’équinoxe d’automne, malgré la température qui se rafraichit nous espérons que ce ne soit pas notre dernier. Les saisons se répètent alors que la Terre tourne autour du soleil alors nous pouvons avec confiance nous donner rendez-vous pour le prochain équinoxe dans 365 jours et un quart.

La Nature vit au rythme des cycles. Le jour est suivi par la nuit. Et la nuit est suivie par le jour. Les fêtes sont suivies par le repos. Et les temps des épreuves sont suivis par les réconforts. Soutenons-nous dans les moments difficiles et réjouissons-nous dans les moments faciles.

Nous avons nous-mêmes des cycles. Celui qui fait parler le plus de lui est sans doute celui de la vie. Nous naissons, nous grandissons, nous faisons des bébés, nous les élevons, nous nous reposons et puis nous cessons. Chacun de ces cycles se répète comme en spirale. Chaque cercle soutenant le suivant. Ces spirales sont innombrables, se croisent et se subdivisent.

En pensant à cela, je ne crains pas la mort. Quand mon heure sera venue, enfin si mon heure arrive, on ne sait jamais, un de ces cercle s’éteindra, mais la multitude de spirale continuera : celles que j’aurais soutenues d’une façon ou d’une autre, mais aussi les autres, qui ensemble forment le flot de l’humanité.

Le solstice d’hiver n’est pas une fin. Quand la lumière nous fait défaut dans notre hémisphère, c’est l’été de l’autre côté de la planète. Le soleil nous reviendra bientôt. En attendant tenons nous chaud, portons des pulls et des manteaux. Nous serons récompensés de notre persévérance avec les pousses vertes du printemps.